UN MAUVAIS GARÇON

DEEPTI KAPOOR

UN MAUVAIS GARÇON

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE)
PAR MICHÈLE ALBARET-MAATSCH

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Ce livre est édité par Marion Duvert

Titre original : *A Bad Character*
Éditeurs originaux : Hamish Hamilton / Penguin Books India,
Jonathan Cape, UK et Alfred A. Knopf, New York
© original : Deepti Kapoor, 2014

Traduction publiée en accord
avec David Godwin Associates Ltd, Londres

Cette traduction se fonde sur le texte original publié
chez Alfred A. Knopf, New York
ISBN original : 978-0-385-35274-1

ISBN 978-2-02-116567-8

Ce titre est également disponible en e-book
sous l'e-pub 978-2-02-116569-2

© Éditions du Seuil, août 2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À la mort de mon copain, j'avais vingt et un ans. Son corps disloqué est resté sur l'autoroute à la sortie de Delhi tandis que le soleil se levait sur le désert à l'est. Je n'étais pas là, je ne l'ai pas vu. En revanche, beaucoup d'autres l'ont vu, les camionneurs qui sont passés devant sans s'arrêter et aussi les clients de la *dhaba**[1] au bord de la route où il avait bu une bonne partie de la nuit.

Le journal a publié la nouvelle. Douze lignes noyées dans les pages centrales d'où une phrase se détachait, la dernière, dans laquelle un flic qui ne l'avait jamais rencontré confiait à un journaliste, Il était connu de nos services, c'était une personne dissolue.

C'est une formule qu'on utilise à l'occasion, à laquelle certains ont encore recours. C'est ce qu'on dira de moi aussi, quand les gens sauront ce que j'ai fait.

1. Les mots suivis d'un astérisque sont explicités dans le glossaire en fin d'ouvrage. (*Toutes les notes sont de la traductrice*.)

Lui et moi
(mort depuis longtemps).

Assis dans ce café de Khan Market le jour d'avril où on s'est rencontrés, quand la chaleur implacable monte au fil de l'année, s'ancre dans la journée, que le soleil se couche dans un rouge intense, qu'il s'offre aux grosses dents des immeubles se déployant loin en Uttar Pradesh autour de la Yamuna pestilentielle.

Par de telles journées, la ville est une fournaise, le cœur affligé d'un crématoire.

Mais dans le café, on ne le soupçonnerait pas ; il y fait frais, l'air est climatisé, les stores des fenêtres sont poliment baissés ; ici, il pourrait être n'importe quelle heure ; ici, on pourrait oublier la ville, son vacarme incessant, ses hordes qui n'en finissent pas. On pourrait se croire en sécurité.

Simplement, il me dévisage.

Vingt ans et intacte. Quel péché. Voici vingt ans que j'attends ça.

Idha.

Dans le miroir.

Je me donne un prénom, en use et en abuse. Lunaire, serpentin, pétri de désirs. Charme qui me protège.

UN

Quand je l'ai rencontré, il était déjà irrécupérable. Je ne le savais pas à l'époque, mais il était déjà irrécupérable. Parce qu'il n'arrêtait jamais, que, du jour de sa naissance, il n'avait jamais cessé de foncer, de brûler tous ses vaisseaux, de couper tous les ponts. Chaos tissé de joie, la joie de Shiva, mordant le sein de sa mère, folie innée.

Je n'aurais pas pu le sauver ; il ne le voulait pas. À la place, il m'a abordée dans le café pour tenter de me façonner à son image. Il disait, Tu es ma motte de glaise. Et en un sens c'était vrai.

Donc nous voici assis dans ce café de Khan Market le jour de notre rencontre en avril de l'année 2000. À Khan Market, où c'est civilisé, où on trouve des librairies, des fleuristes et un disquaire qui vend encore des cassettes, boutiques disposées en fer à cheval sans un seul grand magasin ; où les épiceries tout en longueur destinées aux personnels des ambassades exposent, du sol au plafond, des étagères bourrées de produits importés, de Nutella, de Vache Qui Rit, de chocolats belges et d'olives espagnoles ; où le gratin de Delhi

arpente les trottoirs lézardés, à moins qu'il n'ait envoyé ses domestiques.

Et, dans ce café situé au premier étage, les serveuses viennent du Nord-Est, du Manipur et de l'Assam. Les tables et les chaises en bois, peintes en vert foncé, ont un air fatigué d'antiquités parisiennes. Il y a là des coins et des recoins pour se protéger de la journée, de vieilles affiches aux murs, un carrelage en terre cuite. On passe du Brubeck et du Dylan, on propose du café filtre, du gâteau à la carotte et des sandwiches de pain complet grillé présentés sur de grandes assiettes blanches.

Ces temps-ci, les gens reviennent en Inde. L'argent coule à flots. Il jaillit aussi du sol, comme par magie, miracle né de terres agricoles et de ruines, tour de passe-passe économique. Il y a des chantiers partout, dans Defence Colony et GK on construit, et dans les terrains vagues satellites de Gurgaon et Noida on construit aussi des villes.

Laxmi fait son boulot, pour ceux qui savent prier.
C'est chacun pour soi.
India is Shining – l'Inde connaît un boom économique.

Mais moi, je ne vais nulle part. Je ne fais rien.

Je suis en deuxième année de fac et je vis chez Aunty, ma tante. Pas dans un dortoir, pas dans un foyer, pas avec d'autres étudiantes, non, pas de pension de famille pour moi. Pas de mère non plus, c'est fini, et mon père, lui, vit loin, à Singapour, il m'a abandonnée il y a longtemps pour entamer une vie nouvelle là-bas, même si personne n'ose le

dire, même si tout le monde fait encore comme si ce n'était pas le cas.

Non, je suis seule, je vais à la fac, j'habite dans l'est de Delhi, de l'autre côté de l'immonde Yamuna, chez Aunty. Ma mère a grandi avec cette femme, que je ne peux jamais appeler par son prénom, est allée à l'école avec elle aussi, puis s'est retrouvée larguée. Aunty est une femme comme il faut, elle le restera jusqu'à sa mort.

Donc, je vais à la fac, puis je rentre, regarde des soaps avec Aunty ou sinon j'étudie et rêvasse dans ma chambre. Mais, tôt ou tard, Aunty me convoque pour me présenter à une amie débarquée sans prévenir ou bien m'entraîner dans une de ses visites qui n'en finissent pas et où je me retrouve assise dans d'autres appartements, dans d'autres salons en compagnie d'autres Auntys du même milieu, de leurs filles aussi parfois, à écouter ce jacassage interminable où il est question d'autres vies, de mariages, de fils et filles fourvoyés, de ratages, de domestiques récalcitrants, de litiges fonciers, de scandales, de bijoux, du prix de l'or. Je garde la tête baissée et mes pensées pour moi-même.

Bien sûr, j'ai mes camarades de fac. Pas vraiment des amies, mais des filles sympas quand même. Ensemble, on va parfois au cinéma et parfois, en douce, au TGIF où on boit un cocktail Long Island ou une bière et, assises autour de la table, on bavarde des films qu'on a vus, des tenues qu'on vient d'acheter, des garçons à l'université qui sont censés nous plaire, de ceux qu'on rêve d'épouser, vedettes de cinéma mises à part.

Je suis même sortie une ou deux fois avec certains de ces garçons, je suis allée dans un café proche de l'université et les ai écoutés parler. Ils sont tellement extraordinaires, ces garçons, que j'aurais dû en être éblouie, mais chacun de ces rendez-vous m'a laissée totalement froide. Ils parlent, et moi, sur mon siège, je n'éprouve rien pour eux ; le monde continue de tourner, mais personne ne sait ce qui tourne en moi.

Puis, en rentrant chez Aunty au volant de ma voiture, je contourne la grandeur monumentale d'India Gate, traverse l'étendue sombre de la Yamuna insidieuse en contrebas, et la souffrance me serre le cœur. Mon père m'a acheté cette voiture au début de ma deuxième année de fac, par culpabilité peut-être ou suite à sa richesse nouvelle. Mais, sur le chemin du retour, la souffrance me serre le cœur, alors j'accélère et fonce dans l'obscurité sulfureuse.

Il y a une fille dans la tour en face de moi. Je la surprends parfois, postée derrière sa fenêtre. C'est mon autre moi, décidé-je. Je la guette, puis avant de dormir j'écris dans mon journal des bêtises sur l'espoir et l'amour.

Et, avant de me réveiller, le matin, je rêve. Tandis que la lumière s'insinue dans la ville, je reprends la route : au lieu de me diriger vers la bibliothèque, je mets le cap sur le nord, longe le fleuve jusqu'au pont de chemin de fer métallique, m'engage sur Ring Road, le périphérique, remonte Grand Trunk Road en laissant Delhi derrière moi, direction Chandigarh. Au-delà de Chandigarh, il y a les champs de blé du Penjab, les contreforts himalayens, puis les hautes

montagnes. Je les franchis pour gagner des lieux que je n'ai jamais vus et qui ne vivent que sur mes cartes personnelles : Mandi, Kullu, le col de Rohtang, l'est du plateau ladakhi, dans cet inconnu au-dessus duquel plus rien n'existe.

Mais, même en rêve, je ne vais pas jusque-là. Dans mes rêves, je reste coincée à la périphérie de la ville alors que le soleil se lève autour des pipelines de la Yamuna, des drapeaux de prières en loques des réfugiés tibétains, du marécage proche de Model Town où tout le monde chie et se brosse les dents au bord de la route, court après un bus dans le chatoiement des gaz d'échappement que renvoient les pierres gorgées de chaleur.

Je sors du lit et émerge dans le froid de la climatisation pour me regarder dans le miroir, moi, mes yeux noirs et mes joues pâles, et j'attends que ça m'arrive.

Je cours.

Je cours beaucoup durant cette période estudiantine, dans l'enceinte de la colonie où se dressent les tours, dans le petit parc défraîchi où les Auntys vont faire leur promenade matinale après que les femmes de ménage ont balayé la maison et que les cuisiniers ont reçu leurs consignes pour la journée. C'est sur les bancs de ce parc que s'asseyent les domestiques qui échangent cancans et doléances pendant leur pause, que s'allongent à l'ombre les chauffeurs attendant les yeux mi-clos qu'on les appelle. Je cours beaucoup dans ce parc le matin, avant que cette histoire ne commence, et le soir avant que le soleil ne se couche je cours aussi, je prends un CD et je cours, c'est tout. Je tourne en rond, parce que le parc est très petit, au début j'écoute Moby – simple, plein de bonne

humeur, il pousse mes pieds à aller de l'avant. Plus tard, j'écouterai de la psytrance, dure, sombre et hypnotique, que m'a donnée mon amour.

Mais, avant tout ça, j'écoute ma musique, tiraillée entre espoir et désespérance, pour brûler une énergie qui n'a nulle part où aller. J'ai envie de courir dans le noir, de me lever à quatre heures du matin et de sortir dans les ruelles désertes, de foncer au milieu de la chaussée, devant les chiens endormis, de sauter par-dessus les nids-de-poule. Je me réveille en pleine nuit, j'écoute la climatisation, je n'ai qu'une idée : me coller ma musique sur les oreilles et courir à m'en faire exploser les poumons. Malheureusement, quand il fait noir, Delhi n'est pas un endroit pour une femme, sauf si elle a un mec et une bagnole ou bien une bagnole et une arme.

*

Mais là on est dans ce café, où je viens souvent. Je tourne un peu en voiture, et après je m'installe pour lire un bouquin ou faire semblant de réfléchir. Je bavarde avec ma serveuse, la Chinetoque, comme dit Aunty, une femme du Nord-Est. Moi, je la trouve très belle, mais on ne se parle qu'entre les commandes, quand elle vient ramasser ma tasse et mon assiette et, même lorsqu'elle s'octroie ce temps-là, elle garde un pied prêt à repartir et une oreille à l'affût de ce qui se passe dans la salle. Par bribes, elle me raconte son frère difficile à Manipur, son mari aimant, instruit et trop fier pour accepter un emploi dévalorisant. Elle se dessine un épais trait de khôl autour des yeux pour les agrandir – elle affirme avec beaucoup de tristesse qu'elle a de petits yeux, qu'ils sont vilains, mais moi je les aime ses yeux, comme

tout le reste chez elle, qui est vive, triste, intelligente, mais surtout différente. Et si son trait de khôl évoque la révolte, chez moi ça fait prison.

Une ou deux fois, à la lumière verdâtre de ma salle de bains, je me suis mis du khôl comme elle, un trait épais, et j'ai admiré mon œuvre.

Mais aujourd'hui elle n'est pas de service.

Et, à l'autre bout de la salle, il me dévisage.

On m'a souvent dévisagée, bien sûr ; c'est comme ça ici, c'est ce que font les hommes. Tous les jours, d'une porte à l'autre, à bord des bus, en marchant sur les gravats qui encombrent les bas-côtés, dans les embouteillages, aux feux rouges. Regards d'incompréhension, de luxure, de fureur, de désir triste, si vides et inexpressifs que c'en est tantôt terrifiant, tantôt pathétique. Des yeux à ras les nids-de-poule, des yeux rebondissant dans la rue telles des billes, sans qu'on puisse échapper à leur petit bruit sec. Des yeux dans les restaurants, dans les bureaux, à la fac, des yeux à la maison. Des yeux de femmes aussi, réprobateurs.

Mais dans ses yeux à lui, il y a la promesse d'autre chose.

*

Donc, je suis dans ce café de Khan Market, j'ai vingt ans et je suis belle, même si je ne le sais qu'aujourd'hui en me repenchant sur des photos de moi, où c'est évident, douloureusement évident parce qu'elle s'est enfuie, cette beauté, à jamais, où la peau est si jeune et fraîche qu'elle garde encore des traces de graisse de bébé, mais que la soif de vivre est

puissante dans le regard, et la joie bien ancrée en elle alors qu'elle est tout près d'être façonnée et dévorée.

Et personne ne sait, personne ne saura. C'est ce qui est excitant. Pas une seule de mes camarades de classe, personne de la famille. Ils devineront qu'il y a quelque chose, que quelque chose a changé, mais s'ils savaient vraiment de quoi il s'agit, s'ils le voyaient, ils seraient plus qu'horrifiés, parce qu'il est laid.

Laid, la peau sombre, le cheveu court et dru, le nez large, épaté, les yeux protubérants, de vraies balises lumineuses, avec de grandes oreilles et une bouche charnue et pleine de dents.

Il y a chez lui quelque chose d'animal. Quelque chose de l'éléphant et du singe. Quelque chose du chacal.

Ce n'est pas l'archétype du « Delhi boy », c'est sûr, pas seulement à cause de sa tête et de sa peau, mais aussi à cause des vêtements qu'il porte : un tee-shirt jaune passé, qui a connu beaucoup trop de lavages, un pantalon de velours marron trop grand et retenu par une vieille ceinture. Vagabond lavé de frais. Mais il y a aussi, à ses pieds, ces Converse rouges flambant neuves avec leur tour blanc clownesque qui prouvent qu'il n'est pas vraiment à la rue.

Il n'a aucun point commun avec les garçons qu'on veut me faire épouser. Il y en a un nouveau en vue, un *Non-Resident Indian*, un NRI, qui vit aux États-Unis depuis vingt ans, un pur Américain à présent. Aunty est en train d'organiser une rencontre avec lui. Je suis assise près d'elle sur le sofa pendant qu'elle me raconte tout ce qu'elle sait sur le NRI. Elle

épluche ses données personnelles, son CV en or massif et, dans cet appartement en hauteur, je n'arrive pas à respirer. Je mange, je dors, mais je n'arrive pas à respirer. Ça fait un an maintenant qu'elle organise ce genre de rencontres, sans succès, mais elle ne se décourage jamais et ce nouveau lui paraît très prometteur : il a vu ma photo et apprécié mon physique et, comme il est divorcé, il est prêt à passer sur ma triste situation, maman morte, papa absent.

Aunty n'imagine pas que je puisse dire non et, après tant de refus, après que tant de familles m'ont rejetée, ce dernier lui donne le tournis.

Assise sur le sofa à écouter Aunty. Soap operas à la télé, rideaux épais tirés, ventilateur brassant l'air étouffant. Qu'il est massif le mobilier de l'univers d'Aunty, et sombre, et ces statues de dieux, ces fruits de bronze, ces fruits secs, ces noix serrées dans des emballages ornés de petits nœuds, vestiges de tel ou tel mariage, de Diwali, autant de choses qui toutes vous fixent.

Dans sa chambre, l'oncle s'occupe de ses comptes, ou fait semblant, tout en sirotant son whisky. Il vit dans son monde, ne le partage pas avec moi – ça se limite à bonjour, comment vas-tu, bien, tu pars à la fac, parfait. Jamais aucun sentiment, pas de manifestation d'affection à l'égard de sa femme, du moins pas en public. Ses seuls gestes consistent à poser mollement des plats sur la table, à se rendre à l'usine ou au club et ensuite à dormir.

Devant la télé, Aunty m'enveloppe d'un regard chagrin. Elle voit mon entêtement, mon manque d'enthousiasme et soudain elle a peur pour moi.

En réalité, je réfléchis à l'Américain, c'est vrai. Je pense sérieusement à lui dire oui. Je joue avec cette idée depuis un petit moment. La voisine s'exclame, Mais il est divorcé ! et Aunty rétorque, Et alors quoi, s'il est divorcé il a tiré les leçons de ses erreurs, il gagne bien sa vie, il vient d'une bonne famille, qu'est-ce qu'on veut de plus ? Et, contrairement au mec du café, l'Américain n'est pas vilain du tout.

Ce sont mes années de conditionnement qui me font penser que sa peau sombre est affreuse, laide, choquante. Qui me font penser qu'il a l'allure d'un domestique.

Mais dans le café je lève les yeux vers lui.
Je suis jolie et il est laid. Et le plus étonnant, c'est que ça m'excite.

*

J'ai essayé à maintes reprises d'écrire tout ça et chaque fois j'ai échoué. Dix ans ont passé. Mots effacés des disques durs, brûlés au creux des fossés, dans une poubelle métallique sur un balcon, pages déchirées sous le coup de la frustration, chiffonnées, roulées en boule et jetées au panier. J'ai essayé d'écrire tout ça, mais m'y suis mal prise. Comment écrire si on est hantée ? Quand on n'est pas le stylo mais la page ?

*

Donc, Varanasi, huit ans. Je porte encore des tresses, et ma robe écossaise. Toujours un peu mutique et pensive, les